Zeitschrift: Tracés : bulletin technique de la Suisse romande
Herausgeber: Société suisse des ingénieurs et des architectes
Band: 131 (2005)
Heft: 14: Discours scientifique

Artikel: Quand la parole fait la science
Autor: Mondada, Lorenza
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-99399

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Lorenza Mondada

Quand **la parole** fait la science

Que font les chercheurs ? Ils discutent, classent, prennent des notes... Le savoir - loin de se présenter d'emblée comme une vérité immuable - prend forme à travers des processus dynamiques. La parole y est omniprésente : dans la vie des chercheurs, dans leur activité de production des connaissances, les pratiques langagières jouent un rôle souvent plus important que l'on croit.

La présence du langage dans la vie des chercheurs se manifeste sous mille formes : dans les réunions de travail durant lesquelles les équipes discutent de leur prochaine participation à un congrès, d'un article à envoyer à une revue, de la réponse à un appel d'offre ; dans les conversations plus informelles autour de la machine à café, où les mêmes problèmes, ainsi que d'autres, sont discutés souvent tout aussi fermement ; dans le travail de rédaction d'un article, d'un rapport, d'un protocole d'expérience, que celui-ci soit écrit par un chercheur ou par un collectif ; dans des notes prises sur la nappe d'un bistrot ; dans les échanges de courrier électronique avec des collègues, où sont abordés des problèmes scientifiques aussi bien que des questions institutionnelles ; dans l'étiquetage des éprouvettes, des prélèvements ou encore des souris de laboratoire, qui permet d'identifier, de tracer, de classer les matériaux qui seront soumis à l'analyse... On pourrait ainsi multiplier les exemples des traces langagières, orales ou écrites, développées ou esquissées, collectivement ou individuellement, dont l'accumulation et l'articulation constituent progressivement le matériau dans et par lequel s'élaborent les connaissances scientifiques.

Effets structurants du langage

Observer l'omniprésence de traces discursives dans les pratiques de recherche n'est toutefois pas suffisant pour expliquer le rôle que joue le langage dans la génération des connaissances scientifiques. Encore faut-il préciser l'action de ces traces, leurs relations avec et leurs effets sur le savoir qu'elles contribuent à élaborer.

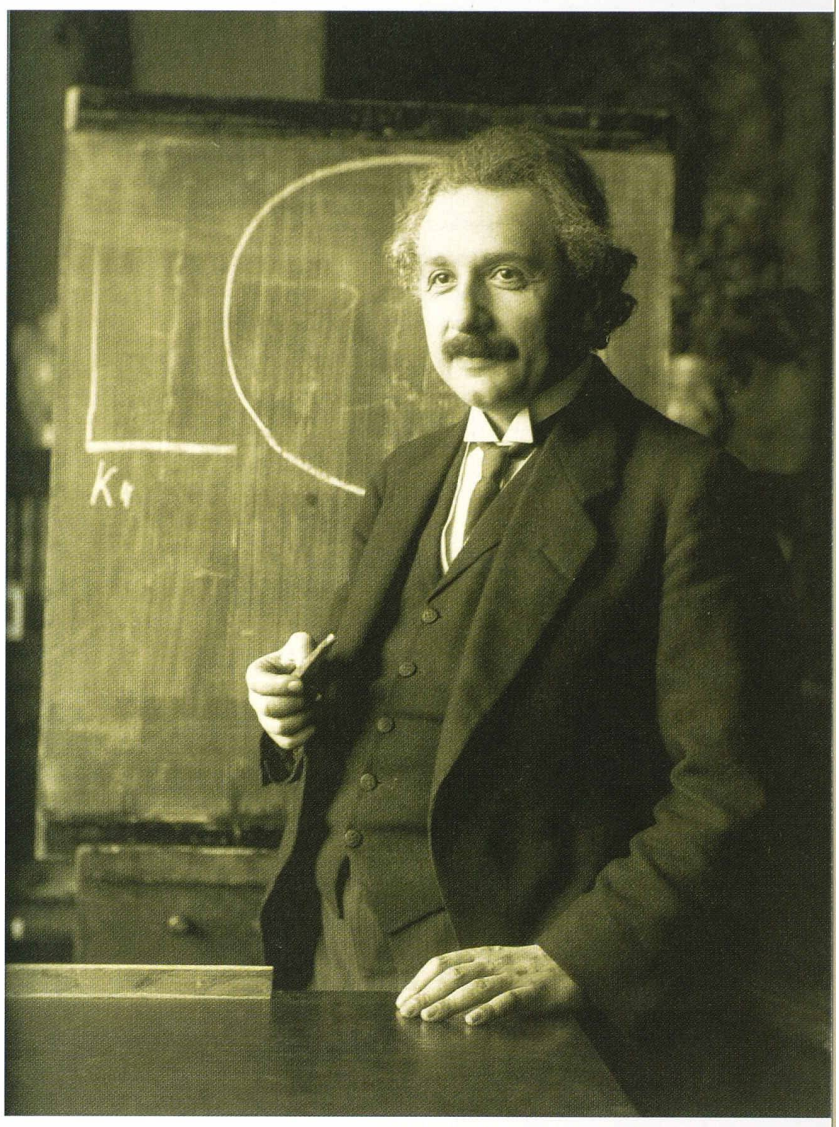
Une première réflexion sur le langage, qui tient ses lettres de noblesse de la tradition philosophique occidentale, met en avant sa fonction référentielle, c'est-à-dire sa capacité à parler du monde : le langage est alors conçu comme un véhicule de la pensée, qui permettrait la transmission d'informations, suivant un modèle de la communication inspiré du télégraphe. Selon cette conception, la puissance du langage se mesurerait à sa capacité à s'effacer devant les messages qui lui seraient confiés et qu'il serait chargé de faire circuler.

Une seconde réflexion insiste en revanche sur sa fonction intersubjective et sociale, qui permet à des interlocuteurs d'interagir ensemble, et donc de s'approprier conjointement le monde par le biais d'une version des choses qu'ils auront élaborée collectivement, dans la discussion, dans la négociation, voire dans le désaccord. Le langage est ici conçu comme une ressource dont la puissance ne se mesure plus à l'aune de sa correspondance avec une réalité qui lui préexisterait, mais rend possible la construction interactive d'une certaine version, publique, du monde, soumise aux accords et aux désaccords des personnes impliquées, donc révisable à tout moment et sensible aux contextes sociaux de son énonciation. Cette conception ne nie pas la dimension référentielle du langage, mais la relie aux activités sociocognitives des locuteurs et se penche sur les effets structurants que les choix linguistiques effectués par les usagers du langage - loin de le traiter comme un code transparent réfléchissant le monde - ont sur les descriptions multiples qu'il permet de produire.

Quatre dimensions de la parole

Dans une conception praxéologique du langage qui, loin d'en faire un miroir du monde, le conçoit comme un moyen d'action sur lui, les ressources langagières ont un effet configurant sur les connaissances scientifiques qu'elles élaborent. Les modes de formulation du savoir contribuent à lui conférer une structure, une intelligibilité, un sens, qui varie selon des axes dont la complexité peut être esquissée à travers les quatre dimensions suivantes.

Fig. 1 : Albert Einstein à Vienne en 1921. A voir jusqu'au 17 avril 2006 : « Albert Einstein (1879 - 1955) », grande exposition temporaire au Musée Historique de Berne (Photo Albert-Einstein-Archiv, Jerusalem, Ferdinand Schmutzer)



1

La matérialité des ressources

Les connaissances scientifiques sont élaborées dans des supports pluriels, dans des échanges oraux, dans des textes écrits, dans des visualisations intégrant des images, des diagrammes, des listes de chiffres. Alors que l'élaboration verbale orale des savoirs est dynamique et changeante, permettant leur ajustement, leur plasticité, leur révisabilité dans le fil même du discours, l'élaboration écrite en fixe davantage les contours, tout en n'échappant pas à la transformation, de version en version, de texte en texte. Les savoirs se stabilisent encore davantage dans les visualisations qui accompagnent souvent les textes voire les remplacent, mais les images aussi sont constamment prises dans un flux de paroles, de commentaires et de discussions.

La contextualité des énoncés

Les connaissances ne se formulent pas de la même manière suivant les contextes sociaux dans lesquels ils circulent et leurs différents destinataires. Dans la formalité d'un congrès ou dans l'informalité d'un *workshop*, les hypothèses scientifiques ne s'énoncent pas de la même façon ; échangées avec un collègue expert, un public à initier ou un bailleur de fonds, les thèses ne s'affirment pas avec la même assurance, ni avec les mêmes effets persuasifs ; rédigés dans de la littérature grise ou dans une revue prestigieuse, présentés pour la première fois dans une conférence programmatique ou de façon rétrospective dans un discours de réception d'un Prix Nobel, les résultats ne figurent pas sous la même forme. Ils sont de même configurés différemment selon qu'ils sont formulés dans la langue première des chercheurs ou dans une *lingua franca* internationale. Les savoirs sont donc situés, sensibles aux contextes sociaux dans lesquels ils sont formulés.

L'interactivité des échanges

Le savoir émerge moins de la pensée solitaire d'un individu hors du commun que des activités collectives, des tâches distribuées, des compétences complémentaires qui s'organisent dans des équipes de travail. Le savoir est constitué au fil des interactions qui ont lieu en face-à-face dans les laboratoires, mais aussi à distance par des médiations technologiques comme Internet ou la visioconférence, ou encore de manière différée dans les reprises de citations, de renvois, de (re-)formulations caractérisant les textes qui composent la littérature scientifique.

Le savoir est donc distribué, il est le fait d'une intelligence collective qui se structure dans des communautés professionnelles et des pratiques discursives réglées.

La temporalité des discours

Les objets de savoir émergent progressivement, de manière non linéaire, à travers des enchaînements de discours et de textes, dans des reprises ou des mises en question. Un objet de savoir n'est jamais énoncé une fois pour toutes : il ne se constitue pas lors de sa première formulation, mais dans la série de ses re-formulations ; il ne s'impose pas de manière définitive, mais est toujours potentiellement sujet à des contestations. Il prend sa forme dans la répétition et dans l'altération, au fil du temps, dans la polyphonie des échanges.

Processus dynamiques

Ces différentes dimensions de la parole scientifique éclairent les processus dynamiques à travers lesquels prend forme le savoir - loin de se présenter d'emblée de façon figée comme une vérité immuable, reflet d'une inscription « naturelle » fidèlement transmise. Ces processus ont à la fois des effets de solidification et de sédimentation - à travers lesquels un objet de savoir s'établit, s'impose, et vient nourrir la communauté scientifique et le public - et des effets de déstabilisation et de controverse - à travers lesquels un objet de savoir est remis en question, traité comme un artefact, voire une chimère ou une imposture.

Il n'y a pas de recette qui permettrait d'indiquer la composition magique de la formulation stable et définitive du savoir ; il n'y a que des circonstances au cours desquelles une formule s'impose momentanément, de façon plus ou moins durable, dans le flux de la connaissance.

Lorenza Mondada, dr ès Lettres, professeure de linguistique
Univ. Lyon2, Dép. Sciences du langage, Laboratoire ICAR
Interactions, Corpus, Apprentissages, Représentations
ENS LSH, 15 Parvis René Descartes
BP 7000, F - 69342 Lyon Cedex

Bibliographie

[1] Heath, C. & Luff, P. : « Technology in Action », Cambridge, Cambridge University Press, 2000
[2] Knorr-Cetina, K. & Mulkay, M. (Eds.) : « Science Observed, Perspectives on the Social Study of Science », London, Sage, 1983
[3] Latour, B. : « La science en action », Paris, La Découverte, 1989
[4] Lynch, M. : « Art and Artifact in Laboratory Science, A Study of Shop Work and Shop Talk in a Research Laboratory », Boston, Routledge and Kegan Paul, 1985
[5] Middleton, D. & Engeström, Y. (Eds.) : « Cognition and Communication at Work », London, Sage, 1996
[6] Mondada, L. : « Décrire la ville, La construction des savoirs urbains dans l'interaction et dans le texte », Paris, Anthropos, 2000
[7] Mondada, L. : « Chercheurs en interaction, Comment émergent les savoirs », Lausanne, Presses Polytechniques et Universitaires Romandes, 2005
[8] Schmitt, R. : « Hierarchie in Arbeitsgruppen als stillbildender Aspekt » *in* Keim, I. & Schütte, W. (Eds.) : « Sozialen Welten und kommunikative Stile », Tübingen, Narr, 2001

Analyser des enregistrements vidéo

Travailler sur les savoirs en tant que phénomènes émergents et dynamiques, étroitement liés aux pratiques sociales et langagières au cours desquelles ils sont produits, signifie recourir à des méthodologies d'observation, de documentation et d'analyse particulières, spécifiquement adaptées à ces objets flexibles, voire labiles.

Les enregistrements vidéo sont une source extrêmement riche de ce point de vue : ils permettent de documenter les pratiques de travail dans la temporalité de leur déroulement ; il est possible de saisir - et ensuite de visionner autant de fois que l'analyste le désire - les particularités d'un geste, la précision du pointage vers un plan, le détail de la description d'un objet visualisé sur une carte ou un diagramme... On peut ainsi montrer que les documents - textes ou images - ne sont pas dotés de sens pour eux-mêmes mais sont rendus visibles et intelligibles par la parole et les gestes par lesquels des acteurs sociaux se les approprient. Ils permettent aussi de montrer la manière dont la parole de l'un prend sens sous le regard de l'autre, la manière dont elle prend forme au fil des réactions, même minimes, de l'interlocuteur, voire dont elle se prolonge, mais se transforme aussi, dans ses réponses, ses reprises, ses reformulations ou contestations. (L. M.)